

De l'empire du sens au fait divers

Pierre Nepveu

Volume 23, numéro 2 (134), mars–avril 1981

L'institution littéraire québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60251ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, P. (1981). De l'empire du sens au fait divers. *Liberté*, 23(2), 47–52.

De l'empire du sens au fait divers

PIERRE NEPVEU

Ce qui frappe dans les principales revues littéraires publiées au Québec ces années-ci, c'est un certain désarroi théorique et idéologique, et l'extrême difficulté, voire l'impossibilité, de formuler une problématique littéraire complète et cohérente. Traditionnellement, les revues littéraires ont été des lieux où l'institution a interrogé et reformulé sa fonction sociale ; où la littérature, par la voix d'une génération montante, affirme qu'elle est un acte bien réel, un organisme vivant, en devenir. La forme des revues littéraires les plus influentes au Québec ou ailleurs a toujours comporté une dialectique de la création et de la réflexion idéologique : ce qui ne veut pas dire, bien entendu que ce soit la seule forme de revue possible. Mais on peut supposer qu'il y a un symptôme dans le fait que cette dialectique s'affaiblisse ou disparaisse ; dans le fait qu'une revue exerce ou n'exerce pas sa fonction idéologique et critique.

Étant donné ce point de vue, je mets à part deux classes de revues (ou de magazines) qui jouent un rôle très important dans notre espace littéraire, mais orienté presque exclusivement vers la réception des œuvres (compte rendus, critiques). D'un côté, les revues universitaires : *Voix et images*, *Études françaises*, *Études littéraires* (auxquelles il faudrait ajouter *Présence francophone* et *Incidences*). Il y aurait beaucoup à dire sur la fonction idéologique d'une revue comme *Voix et Images*, la seule de nos revues universitaires à être entièrement consacrée à la littérature québécoise. Un effet global de maîtrise : le texte littéraire peut être le fait d'un savoir objectif, on peut en démonter les mécanismes. Un effet de sens : le langage universitaire y donne une crédibilité à son corpus en posant comme postulat implicite que le sens est partout, que rien n'est insignifiant. Du même coup, et par un choc en retour ce langage établit sa propre crédibilité. Dès lors, il peut prolonger et multiplier à l'infini ses commentaires, et, en même temps élargir indéfiniment son corpus. Tel numéro spécial d'*Études littéraires* sur *IXE-13*, tel article dans *Voix et Images* sur les romans historiques de Jean Féron remplissent clairement cette fonction d'élargissement. Il y aurait toute une étude à faire (elle-même universitaire sans doute ...) sur ce type de revue en tant qu'elle est l'apothéose du commentaire, le lieu d'une production délirante, bien qu'en apparence froidement technique, de la signification.

Je mets à part, d'un autre côté, les revues ou magazines d'actualité, dont *Lettres québécoises* et *Spirale* sont sans doute les meilleurs exemples. Seule la première est consacrée presque exclusivement à la littérature. Ici, contrairement à ce qui se passe dans les revues universitaires, l'institution littéraire québécoise est valorisée sous l'angle de l'événement. Il se passe beaucoup de choses : publications multiples, rééditions, remises de prix, colloques, festivals ou salons du livre, publicité, etc. Ça bouge, à la manière d'un spectacle, qui profite de nombreuses photos des protagonistes et des livres eux-mêmes. Bien que la plupart des collaborateurs de *Lettres québécoises* soient des universitaires, la forme du magazine est aux antipodes de *Voix et Images*, et elle produit une sorte de décalage entre l'aspect du contenu et l'aspect événementiel de la littérature. Une question que l'on se

pose en lisant *Lettres québécoises* : cette littérature est-elle un fait central ou une collection de faits divers ?

Avec *Spirale*, on change de lieu et de décor. La littérature québécoise ou étrangère n'y occupe qu'une place relativement modeste parmi les autres activités culturelles : cinéma, musique, spectacles et performances, etc. Le fait que la moitié du comité de rédaction soit constituée de poètes des Herbes rouges, Des Roches, Roy, De Bellefeuille, Théorêt (sans parler des collaborateurs), n'est pas à négliger. Ce qui importe davantage, c'est que ce magazine culturel offre une certaine homogénéité de points de vue. On sent une conception globale, bien que souvent implicite, de l'espace culturel : conception tournée vers les pratiques modernistes et post-modernistes (rejoignant à l'occasion l'excellente revue *Parachute*), démontage idéologique des pratiques artistiques et des sciences humaines (politiques, sociologie, histoire).

Ce qui frappe dans *Spirale* et me paraît hautement significatif de l'état de l'institution littéraire, c'est que les articles les plus intéressants (et ils sont nombreux) portent presque inmanquablement sur autre chose que la littérature québécoise. Et lorsqu'ils parlent de celle-ci, ils sont nettement meilleurs lorsqu'il s'agit d'une critique négative. À l'effet de cosmopolitisme et de modernisme du magazine, il faudrait opposer un certain effet d'inertie concernant la fonction et le contenu de la littérature d'ici. Un effet qui n'est pas toujours loin de la tautologie, ce qu'a fort bien senti en un autre lieu (Colloque de *la Nouvelle barre du jour* 1980), un des meilleurs critiques littéraires de *Spirale*, Hugues Corriveau : « (la nouvelle écriture) ne vit que dans sa propre absence de définition. » La nouvelle écriture n'est pas autre chose qu'une écriture qui se réclame de la nouveauté. Mais quoi de neuf au juste ?

Nous entrons ici sur le terrain des « vraies » revues littéraires, que je définirais comme des revues de production/réflexion, selon le point de vue que j'adoptais au début de cet article. À ce même colloque du printemps 1980 tenu par *la Nouvelle barre du jour*, Francine Saillant suggérait « que l'écriture devienne un art mineur, au sens de Guattari, c'est-à-dire un art des minorités, des singularités (!) ; un art pauvre. » On est peut-être ici au carrefour de *Spirale*, de *la Nouvelle barre du jour* et de *Dérives*, dont Saillant est une des principales animatrices. Une chose est sûre, il se manifeste dans de tels propos une interrogation, presque un

scepticisme, dont témoignent, parfois à leur insu, les principales revues littéraires québécoises, *la Nouvelle barre du jour*, *Liberté*, *Dérives* et *Estuaire* ; et cela, malgré les différences, voire les antagonismes qui peuvent les séparer. Pour ce qui est de la nouvelle écriture, elle s'enferme dans une problématique abstraite de la modernité ou en est réduite à se demander si la lisibilité est une bonne ou mauvaise chose. À l'horizon on risque la grande déprime : « notre refus d'être dans le monde et contre le monde », selon Victor-Lévy Beaulieu, ou mieux encore, « l'imposture généralisée » dont parle André Beaudet.

À cet égard, le passage de *la Barre du jour*, fondée en 1965, à *la Nouvelle*, depuis 1977 est éloquent : alors que la première était à la fois un lieu de production et de réflexion théorique, la seconde table presque exclusivement sur la fiction, la part de réflexion théorique n'étant guère assurée par les « histoires d'écrire », qui correspondent plutôt à cet « art des singularités » dont parlait Francine Saillant, ni par les assez rares compte rendus et essais. Quant aux deux directeurs, ils interviennent le moins possible. Il ne s'agit pas de déterminer si tout cela est bon ou mauvais. Mais le défilé mensuel des textes de fiction, dans la *NBJ*, est formellement et implicitement un témoignage à propos de l'institution littéraire québécoise : on peut y lire le rêve d'une écriture qui échapperait à l'institution, qui élaborerait elle-même son propre espace et ses points de repère idéologiques. Une écriture auto-suffisante, qui réussirait à se penser parfaitement elle-même, sans l'aide d'aucun méta-langage (le méta-langage des compte rendus ou des « histoire d'écrire » dans la *NBJ* relève surtout de la paraphrase, du miroir, du redoublement).

De la *NBJ* à *Estuaire*, il y a un monde. La *NBJ* peut bien ne pas formuler beaucoup d'idées, il s'y manifeste, ne serait-ce que dans le choix des textes, une certaine conception de l'écriture, une appartenance à la modernité. *Estuaire* se place sous le signe de l'éclectisme, de la diversité, jusque dans la typographie qui varie pour chaque poète, à l'intérieur d'un même numéro. Aucune revue littéraire d'ici ne va plus loin dans le refus de se définir comme projet idéologique. La poésie est reine, elle déploie la diversité de ses voix, la beauté matérielle de ses pages. Certains poèmes publiés par *Estuaire* auraient fort bien pu paraître à la *NBJ*, à *Liberté* où même à *Dérives* : mais la revue par-delà cer-

tains accents modernistes, donne à lire surtout un éloge de la parole poétique, et d'une tradition où cette parole pouvait prétendre inventer le monde. *Estuaire* à rendu hommage à l'Hexagone, la *NBJ* ne l'a pas fait : la différence est significative, mais elle n'est peut-être pas aussi grande qu'on pourrait le croire. Dans les deux cas, bien qu'à des degrés divers, l'écriture poétique règne dans un espace indéfinissable, souverain, irréductible aux idées et, en fait, à toute socialité autre que celle de la confrérie ou de la secte.

J'ai gardé pour la fin *Dérives* et *Liberté*, parce que ce sont deux revues où l'équilibre entre les textes de fiction et les textes de réflexion est le plus évident. *Dérives* est l'une de nos rares revues littéraires, sinon la seule à être animée par un projet idéologique précis : l'articulation culturelle et sociale du Québec avec le Tiers-monde. Même si, dans les faits, il s'agit souvent plus d'une juxtaposition que d'une véritable mise en relation, la revue a ceci d'intéressant qu'elle situe ce projet non à l'intérieur de la problématique traditionnelle du nationalisme, mais à travers une critique de celui-ci, au nom de la différence, de la singularité, des « minorités » (y compris la femme), jusqu'à « l'éclatement ». Par là, et malgré de nombreuses références à la modernité, *Dérives* affirme et assume la marginalisation de la littérature. L'institution est minée de l'intérieur : « l'absolu littéraire » en prend pour son rhume.

Sûrement plus qu'à *Liberté* où, depuis quelques années, on semble partagé entre la foi et l'athéisme littéraires, comme entre l'internationalisme et les relents du projet national, entre les interrogations métaphysiques ou esthétiques et les carabinades du « À suivre ». Les textes les plus vigoureux, les plus en verve de *Liberté* sont les textes politiques, surtout quand ils s'attaquent au fédéralisme. Les écrivains étrangers y occupent une très bonne place, et aux Rencontres annuelles organisées par la revue, ils parlent beaucoup plus souvent qu'à leur tour. Mais à lire *Liberté*, on se pose parfois la même question qu'en lisant *Lettres québécoises* (mais pour d'autres raisons) : la littérature ici, est-elle un fait central ou un fait divers ? Quel est le lien concret entre les textes et l'institution, entre la littérature et le social ?

L'important bien sûr, c'est que l'écriture ait lieu, c'est qu'il y ait production et création, à travers mais aussi en dehors des revues. Il ne faut pas sous-estimer le fait que certains des secteurs les plus créateurs de la culture québécoise actuelle échappent aux revues littéraires traditionnelles. Il en est ainsi du théâtre, par exemple, dont rend compte avec beaucoup d'à-propos une revue comme *Jeu*. Le roman échappe aussi aux revues : *la Vie en prose* de Yolande Villemaire ne fait-elle pas oublier bien des numéros de périodiques ? Par leur forme, ceux-ci ont presque forcément partie liée avec la poésie, la nouvelle n'ayant jamais compté pour beaucoup dans la production littéraire québécoise.

Ce qui frappe pourtant, c'est qu'aucune revue ne remplit actuellement le rôle privilégié qu'ont occupé, au cours des années soixante, des revues comme *Liberté*, *Parti pris* et *la Barre du jour*. Sauf pour les tout premiers numéros, *les Herbes rouges* n'ont jamais été une revue à proprement parler. Et la mort prématurée de *Chroniques* en 1976, semble un indice de la difficulté de formuler une problématique littéraire concrète dans le contexte québécois actuel.

On objectera qu'il y a le féminisme, dont la *NBJ*, *Dérives* et *Spirale* rendent compte abondamment sur le plan littéraire. Mais l'écriture féminine constitue davantage un déplacement, un développement imprévu des théories de la modernité qu'une formulation vraiment nouvelle de la question littéraire. Le statut global de la littérature reste inchangé, comme la situation proprement québécoise de cette littérature. Certes, la littérature québécoise a acquis depuis quelques années une solidité, une permanence institutionnelle, assurées notamment par les revues d'actualité et les revues universitaires, par des organismes comme l'Union des écrivains. Mais la situation de nos revues littéraires (je n'ai parlé que des principales, de celles que je lis régulièrement) me paraît refléter un certain manque de perspective, une difficulté d'articulation entre les textes et l'institution. La question pourrait être : qu'avons-nous de neuf à dire sur la littérature en 1981, sur sa fonction, sur sa place dans notre société ?